

Yoann Colin

Université de Strasbourg

Respiritualiser le roman sans âme. Une lecture de *La Femme pauvre* de Léon Bloy

Pour Bloy, le modèle romanesque de son époque, illustré par le naturalisme, n'est qu'un néant théologique contre lequel il se révolte et auquel il cherche une alternative. *Le Désespéré* et *La Femme pauvre*, ses deux romans, sont le fruit de cette recherche. Il trace une nouvelle voie au roman, à ses yeux salutairement plus spirituelle, qui se singularise par rapport à l'horizon d'attente du public de son temps, un public modelé par les romans naturalistes ou apparentés¹ qui prenaient la forme d'une enquête sur l'homme et la société de son époque. La figure du bourgeois rend compte de l'inanité de ce monde, du culte de l'Argent et de l'indifférence à Dieu et devient l'abcès que la plume de Bloy veut percer. La mise en accusation des bourgeois soucieux d'assourdir la parole de Dieu se retrouve dans toutes ses œuvres, et il estime intrinsèque le lien entre naturalisme et esprit bourgeois, dont Zola semble l'incarnation la plus visible. Bloy écrit surtout des pamphlets, des articles de journaux, genres à même d'exprimer sa colère et sa révolte² contre le monde bourgeois qui peuple le roman naturaliste. La forme romanesque donne pourtant à son indignation un champ d'expression très particulier qu'il faut explorer. Qu'est-ce qui, dans la forme romanesque, permet d'exprimer, mieux ou autrement que dans les autres genres, cette révolte tonitruante qui habite l'œuvre bloyenne ? Il semble que si Bloy bouscule le roman de son

■ Yoann Colin – docteur en philosophie, Université de Strasbourg (CREPHAC). Adresse de correspondance : 48 avenue du président Kennedy, 68200 Mulhouse, France ; e-mail : yoann-willy.colin@ac-strasbourg.fr

ORCID iD : <https://orcid.org/0009-0006-9644-1549>

1. C'est contre ce qu'ont en commun le réalisme et le naturalisme, le « massif romanesque du réalisme et du naturalisme » (Raimond, 1966, p. 13), la volonté de restituer la réalité, en particulier sociale, sans l'idéaliser, ni se référer à une réalité d'un autre ordre, que se révolte le roman bloyen.

2. Cette révolte contre le monde qu'il combat se traduit par l'affirmation de la nécessité de « se servir de la Parole comme d'un marteau » (Bloy, 1999, p. 470).

époque, c'est, non seulement, parce que la forme romanesque lui permet de transmettre son indignation, mais aussi parce que les romans réalistes et naturalistes sont une manifestation de ce monde bourgeois, et à ce titre indifférent à Dieu, qu'il rejette avec force.

1. Bloy critique du roman de son époque

1.1. Contre un roman oublieux de Dieu

Le monde matérialiste des romanciers à l'époque de Bloy est à ses yeux réductible au matérialisme sordide et à la scientificité présumée qui expliquerait les comportements par des règles sociales ou psychologiques. Un tel monde est vide de Dieu, il ne fait pas place à la spiritualité et, à ce titre, il est l'expression de l'esprit bourgeois. Aussi Bloy reproche-t-il aux romanciers de son temps de se cantonner à la réalité matérielle des choses sans la moindre incursion du côté du spirituel. C'est un reproche théologique. Bloy rejette vigoureusement l'anthropologie réaliste, qui, comme le dit Édouard Garancher,

explique l'homme par une série de déterminismes. Elle s'inspire des sciences naturelles [...] et de la philosophie positiviste. Et les trois données essentielles permettent de rendre compte d'un personnage, lesquelles recourent les trois déterminants des faits historiques selon Taine : la race (c'est-à-dire l'hérédité), le milieu et le moment. (2021, p. 189)

On trouve d'ailleurs une illustration de cette ambition dans la « Préface » de Zola à *La Fortune des Rougon*. Or, Bloy est loin d'accepter les fondements d'une telle anthropologie, nécessairement réductionniste à ses yeux. Il pense l'homme dirigé par des déterminations d'un autre ordre, spirituel ou métaphysique. C'est ce qui ressort des critiques que Bloy formule sur *Lourdes*, le roman de Zola, critique dans lesquelles le premier reproche au second de n'avoir pas su déceler la grandeur qui se cache dans la religion et la foi, les réduisant à des impostures, des symptômes ou de la crédulité.

1.2. Les devoirs du romancier catholique

Aussi, plus qu'une explication des rouages de la société ou de la psychologie humaine, Bloy cherche à produire un roman-parabole. Le premier devoir du romancier catholique ne serait pas de donner l'illusion de la vérité, d'une vérité immanente au monde romanesque, mais de permettre l'accès à la vérité transcendante. Le roman ne serait qu'un moyen d'amener le lecteur à une sorte d'au-delà du diégétique et des apparences. Bloy pousse les lecteurs plus loin que ce qui a l'air « naturel » et que ce qu'ils admettent spontanément, accoutumés et informés par le roman réaliste. Le récit n'est alors pas une fin en soi, il vise à délivrer un message supérieur, spirituel et/ou moral. En effet, Bloy a la conviction qu'il existe une sorte de lien, d'homogénéité, entre sa vie, le cours des événements du monde et la Révélation du Dieu de la Bible. C'est pour-

quoi l'important est de ne pas en rester à la vie sociale ou psychologique apparente, ou déduite de règles scientifiques.

De plus, Bloy veut représenter l'entière de l'homme, y compris sa partie spirituelle. Bloy reprend à son compte l'argumentaire élaboré par Barbey, dans lequel il affirme que la mission de l'écrivain catholique est de représenter la vérité du cœur humain (Durieux, 2022, p. 200). Si le roman bloyen s'intéresse aux pauvres ou aux prostituées comme le roman naturaliste, ce n'est pas pour choquer ou pour faire œuvre socio-ethnographique, mais parce que ces personnages permettent au mieux la manifestation du pouvoir de Dieu, duquel l'écrivain chrétien veut témoigner. Le devoir de l'écrivain authentique, pour Bloy est de rappeler et d'actualiser la Parole de Dieu. Comme il l'écrit dans *Belluaires et Porchers* : « tout homme qui écrit pour ne rien dire est [...] un prostitué et un misérable » (2017, p. 250), ce que commente P. Glaudes en précisant : « et "écrire pour ne rien dire" ne se comprend qu'à partir de son catholicisme intégral [...] tout ce qui est sans rapport avec Dieu, que ce rapport soit manifeste ou prenne la forme plus subtile d'un déguisement poétique ou fictionnel, est voué au néant » (2019, p. 8). Si la littérature, telle que l'envisage Bloy, vise à dire la vérité, cette vérité n'est pas réductible à une illusion de vraisemblance, d'inspiration prétendument scientifique et visant l'objectivité positiviste, mais à se soumettre à une Parole qui toujours la dépasse, la parole biblique, horizon auquel doit tendre toute parole littéraire (Glaudes, 2019, p. 8-9).

En outre, si l'écrivain chrétien, dont Bloy revendique le statut, doit s'efforcer d'étaler devant les yeux du lecteur la façon dont le mystère de Dieu se déroule dans les événements du monde et le cœur des hommes, c'est pour des raisons conjoncturelles : ce devoir s'impose parce que les chrétiens de son temps sont devenus des bourgeois, et qu'il faut rejeter les mœurs et les attentes par lesquels ils le sont devenus et le demeurent.

2. La Femme pauvre : une rupture

2.1 Figures bloyennes contre état-civil classique

Dans *La Femme pauvre*, c'est essentiellement à travers le personnage de Clotilde Maréchal que le lecteur est amené à prendre conscience de la volonté de Dieu telle qu'elle se manifeste dans le cours des choses. Le personnage de Clotilde est comme mis au ban du monde social qui sert de cadre au naturalisme ; si Bloy insiste sur les malheurs que lui impose la société injuste et inique dans laquelle elle est condamnée à vivre, dans une certaine mesure Clotilde est épargnée et comme soustraite à la réalité sociale. De plus, à l'inverse des personnages réalistes ou naturalistes dont les comportements sont déterminables à l'aide d'une méthode analogue à celle de la science, Clotilde échappe au déterminisme de l'hérédité, à l'influence du milieu social, ou à son époque. Elle est fille de bourgeois, dont elle reçoit l'éducation et au milieu desquels elle vit. Dans une époque où ils prospèrent, elle échappe à leur emprise ou leur

empreinte et tend à la sainteté, état qui, pour Bloy, est absolument exclusif de toute forme d'appartenance morale à la bourgeoisie.

De plus, chez Bloy, les personnages échappent aux déterminations sociales, psychologiques ou morales attendues au regard des principes en vigueur. Ce sont surtout des archétypes. Comme le dit Pierre Glaudes des personnages « loin de représenter des “personnes”, le romancier fait en sorte qu'ils soient suffisamment invraisemblables pour déjouer l'illusion réaliste et apparaître comme de purs symboles » (1987, p. 75). En effet, les personnages masculins du roman, plus schématiquement esquissés que précisément décrits, sont moins l'incarnation de modèles sociaux prétendument existants, grâce à l'action desquels on rendrait compte du fonctionnement du monde, que la figuration de vertus ou de caractéristiques religieuses telles qu'elles permettent au lecteur de se lancer ou d'avancer dans un cheminement proprement spirituel. On s'aperçoit ainsi, toujours en suivant les analyses de Glaudes, qu'ils constituent la figure éclatée du personnage masculin, dont les attributs sont répartis entre différents types : Gacognol, Marchenoir et Léopold apparaissent comme les symboles de trois fonctions familiales ; plutôt que de renvoyer à une identité « personnelle » faussement référentielle, ils figurent chacun l'une des dimensions possibles du sujet (Glaudes, 1987, p. 74-76).

Dans cette perspective, Garancher relève une « antinomie entre le personnage figuratif et le personnage réaliste » (2021, p. 187). Là où le personnage réaliste ou naturaliste est construit de telle sorte que le lecteur non seulement reconnaît le personnage, mais pense vraisemblable son existence, le personnage « figuratif » « laisse peu de place à l'illusion de vérité » (2021, p. 186). Les personnages réalistes ou naturalistes sont construits de telle sorte que le lecteur puisse les identifier à des types de personnes censées se trouver dans le monde réel alors que, chez Bloy, les personnages sont les instruments de l'auteur pour nous conduire vers une sorte de supplément de réalité, surnaturelle, religieuse, en retrait de laquelle sont condamnés à rester les personnages du roman naturaliste.

2.2. Le narrateur mystagogue

Toujours en contre-point du roman naturaliste qui a à cœur d'effacer la voix du narrateur et de la mêler à celle de ses personnages, le narrateur, dans les romans bloyens, a une voix. Il est moins celui qui explique les raisons des comportements des personnages, posture que la voix omnisciente du narrateur réaliste empruntait, que celui qui invite à déchiffrer ce qui arrive dans le roman comme indice de la volonté de Dieu. Le narrateur du roman mêle des événements du roman à ceux du monde réel, rapportés à un calendrier liturgique. Il ancre ce qui se passe dans le roman dans le temps de l'Église, c'est-à-dire dans un temps ordonné par Dieu. Il brouille les frontières entre les événements vécus qui ont inspiré le roman, les événements qui s'y passent et ceux qui ont eu lieu ou qui sont annoncés dans la Bible. Par exemple, le roman, commencé un premier dimanche d'Avent, se termine (à l'exception de l'excipit) à la date de l'in-

cendie de l'Opéra-Comique, quelques jours après la Pentecôte. Or, les flammes qui emportent Léopold ne peuvent manquer d'évoquer pour le lecteur les langues de feu qui descendent sur les apôtres. Ainsi, de l'Avent à la Pentecôte, la lecture du roman semble exiger de tenir compte de la signification religieuse des moments auxquels ont lieu les événements qui le constituent. Jean-Claude Polet accepte l'idée que le roman bloyen s'inscrit dans le temps sacré de la religion et défend même l'hypothèse que « *La Femme pauvre* met en œuvre un récit qui construit une continuité de significations entre le plan des apparences de la vie terrestre de la vie des personnages et un autre plan [...] qui est le plan de leur destinée dans les réalités invisibles du purgatoire » (Polet, 1992, p. 137). On est donc loin, encore une fois, des ambitions avouées du roman naturaliste.

Dans le roman, cette volonté d'interpeler le lecteur pour l'instruire ou l'exhorter se manifeste par la mise entre parenthèses des différents événements de l'intrigue – qui n'ont pour le narrateur pas d'intérêt anagogique – ou des digressions morales ou spirituelles. Cela passe par une certaine désinvolture affichée dans le récit de certains passages. Ainsi, par exemple, lorsqu'il évoque le déclin des affaires des parents de Clotilde, le narrateur, tout à coup, déclare : « La vie est trop courte et le roman trop précaire pour que le poème de cette décadence commerciale puisse être ici raconté. Voici l'épilogue » (1964, p. 28). On retrouve la même démarche lorsqu'il décrit les joies familiales de Léopold et de sa femme (1964, p. 319). Ces incursions du narrateur dans la trame du récit l'impliquent ostensiblement, alors que les pensées de l'auteur naturaliste transparaissent par le biais de personnages³, de telle sorte qu'on sent moins directement intervenir dans ce genre de roman la subjectivité du narrateur.

2.3. Au-delà des explications naturelles

Bloy essaie de conduire le lecteur au-delà de la seule réalité attestée par la science. Témoin de cette percée au-delà de la réalité scientifiquement envisageable par le naturalisme, la présence, dans le roman, de « traits sataniques transposés dans la psychologie des personnages » (Durieux, 2022, p. 425) qui ne sont pas destinés à être expliqués par une loi scientifique. Il y a quelques cas de possession, comme celui de La Poulot, cette ancienne prostituée, embourgeoisée, qui s'acharne sur Léopold et Clotilde et dont Hercule Joly ne voit pas d'autres explications aux convulsions que la possession (Bloy, 1964, p. 386-387). De la même manière, ce roman aborde la question de la transmission des fautes et de la réversibilité des péchés⁴, questions qui sont

3. Voir Joue (1998, p. 59).

4. La réversibilité des péchés – qui peut être rapprochée de la « communion des saints » – est une thèse formulée par Joseph de Maistre, et reprise par Bloy. Elle permet d'expliquer la souffrance des justes, par l'idée d'une expiation possible des péchés des uns par d'autres. Les hommes étant solidaires les uns des autres dans le péché, certains peuvent souffrir pour expier des péchés commis par d'autres. En effet, il est impératif que soient compensés tous les péchés, même si la souffrance de leur satisfaction n'est pas endurée par ceux qui les ont commis. Les justes sont alors ceux qui acceptent de souffrir pour les péchés des autres.

étrangères ou différemment traitées par le naturalisme. On retrouve une définition explicite de la réversibilité, concept catholique (1964, p. 307) qui ne se retrouve pas dans le naturalisme. L'explication par la réversibilité n'est toutefois présentée que de façon hypothétique (1964, p. 270). La façon dont des épreuves, des souffrances ou de la joie échoient à un personnage n'est pas complètement expliquée par des causes certaines qui ont la prétention de rendre compte de la régularité des événements, comme en science. C'est seulement à la croyance que fait appel le narrateur. Ainsi, les épreuves qu'affronte Clotilde sont une expiation pour ses propres fautes (c'est le cas du sentiment d'humiliation et de désespoir ressenti après sa relation décevante avec un employé) mais aussi pour celles d'inconnus (elle est consciente que la souffrance qu'elle endure compense la joie d'un grand nombre de personnes mais que, lorsqu'elle est à son tour heureuse, d'autres « assument sa peine » (1964, p. 307).

En outre, s'il y a bien une hérédité des fautes dans l'œuvre bloyenne, ce n'est pas pour des raisons scientifiques, celles qui font que Zola voit dans la généalogie des Rougon-Macquart la continuation et l'amplification d'une fêlure transmise biologiquement de génération en génération, mais, plus théologiquement, en raison du péché originel.

Ce refus de réduire le comportement des personnages à ce qui peut s'expliquer par des lois naturelles s'observe exemplairement dans le portrait de Gacougnol, dont les actions paraîtraient invraisemblables aux romanciers qui ne chercheraient que des motifs psychologiques et sociologiques – autrement dit matérialistes – aux actions des hommes, et qui ne tiendraient pas compte de la foi et du pouvoir surnaturel de la grâce de Dieu. Nous nous inspirons ici de l'analyse de Glaudes qui montre que, dans *La Femme pauvre*, Bloy brosse le portrait de Gacougnol de sorte qu'il possède suffisamment de traits cohérents par lesquels il peut être identifié par le lecteur comme un personnage individué, mais qu'il est, bien davantage encore, caractérisé par une bonté et une charité authentiquement chrétiennes. Comme le dit le narrateur : « Un tel empressement, une si rare sollicitude pouvaient-ils s'expliquer par la seule charité chrétienne que l'artiste avait invoquée la veille pour justifier sa munificence ? Nul docteur n'eût osé s'en porter garant » (Bloy, 1964, p. 159). Sa miséricorde semble aller crescendo dans le roman : d'abord devant les pleurs de Clotilde, effrayée de devoir se déshabiller pour servir de modèle, il prononce des paroles de compassion (1964, p. 68), par lesquelles Gacougnol se montre touché par la faiblesse de l'autre, et entend faire passer cette détresse avant son intérêt propre. Gacougnol n'est pas sans défaut et il reconnaît sa finitude mais s'efforce, touché par la vulnérabilité de la jeune femme, de prendre soin d'elle (1964, p. 71). Le narrateur confirme ce jugement, en qualifiant le personnage de « bon garçon » (1964, p. 61) ou de « bon Gacougnol » (1964, p. 258 et 414). Effectivement, Gacougnol apparaît ainsi comme « le bonhomme providentiel » (1964, p. 87), l'instrument désigné pour rendre possible la conversion la plus complète de Clotilde, plus que comme un personnage réduit à une appartenance sociale et un rôle dans le monde sociopolitique.

2.4 La révolte contre « l'honnête femme » et la « commère »

Enfin, exprimant le cœur de la critique de Bloy, ce qui cause en lui la plus grande révolte, *La Femme pauvre* critique et caricature les bourgeois, ce que font aussi les écrivains naturalistes, mais autrement et pour d'autres motifs. Bloy le fait non seulement pour des motifs différents de ses contemporains (qui tancent la pingrerie des bourgeois, leur goût des convenances ou leur culte de la propriété), mais il lui arrive de le faire en rapportant la faute bourgeoise à l'histoire sainte. Bloy brosse ainsi le portrait de ce qu'il appelle « l'honnête femme » :

« Il n'y a donc pour la femme, créature temporairement, provisoirement inférieure, que deux aspects, deux modalités essentielles dont il est indispensable que l'infini s'accommode : la Béatitude ou la Volupté. Entre les deux, il n'y a que l'Honnête femme, c'est-à-dire la femelle du bourgeois, réprouvé absolu qu'aucun holocauste ne rédime. Une sainte peut tomber dans la boue et une prostituée monter dans la lumière, mais jamais ni l'une ni l'autre ne pourra devenir une honnête femme, – parce que l'effrayante vache aride qu'on appelle une honnête femme, et qui refusa naguère l'hospitalité de Bethléem à l'Enfant Dieu, est dans une impuissance éternelle de s'évader de son néant par la chute ou par l'ascension ». (1964, p. 162)

La Poulot, Mme Grand, Virginie Séchoir et Mlle Planude dans le roman correspondent toutes « à ce type, vicieuses, commères, avares, vaniteuses et grossières » (Durieux, 2022, p. 532). Ces « honnêtes femmes », sinon identiques, en tout cas largement superposables, n'ont que fort marginalement et superficiellement des traits individualisants, mais ont dans l'économie du récit le même rôle et figurent le type qui n'incarne pas simplement ce qu'aurait dégoïste ou de mesquin la bourgeoisie, à la façon d'une description naturaliste. Mais ce type de femmes, structurellement exclusif de la sainteté, est condamné aux yeux de Dieu lui-même par ce qui est censé les caractériser depuis l'Histoire sainte (et à quoi s'oppose la compassion de Gacougnol, par exemple) : le refus de voir dans l'autre vulnérable le sauveur.

De fait, « l'honnête femme » est un exemple de la catégorie des « commères » qu'Alexandra Delattre analyse comme la figuration dans le roman catholique de l'échec de la religion. Les commères – dont la « mère Chappuis » de *la Femme pauvre* est une bonne illustration – mimant hypocritement et en surface ce que la religion authentiquement comprise attendrait des femmes constitueraient le résultat d'un christianisme de façade fondu avec les vertus bourgeoises décriées (Delattre, 2024, p. 212-218)⁵. Ainsi, si Bloy critique les bourgeoises, c'est avant tout pour des raisons religieuses, et non simplement pour des raisons d'injustice sociale ou de bêtise.

5. Lire par exemple : « Aussi, pour Bloy, la “Bourgeoise” ne respecte que les manifestations extérieures de la religion. La piété est un attribut comme le serait la parure. En ce sens, la dévotion de la mère Chappuis n'est que décorative. Sa cheminée mêle aux bibelots populaires les images de dévotion qui, mises sur le même plan, en illustrent la dimension purement ornementale. » (Delattre, 2024, p. 215).

3. Comparaison entre ce que permet l'œuvre romanesque et la pratique des autres genres littéraires

Dans nombre de ses pamphlets, Bloy, qui revendique la qualification de « pamphlétaire »⁶, exhorte les hommes à se convertir à une forme de catholicisme exaltant la pauvreté et rejetant le monde bourgeois qui l'entoure. Tandis que le roman appartient au discours narratif, le pamphlet appartient au discours agonique, qui vise à la fois la démonstration de la thèse et la réfutation ou la disqualification de la thèse adverse (Angenot, 1982). Par rapport à cette injonction directe, le roman propose de réfléchir à ce qu'il advient à des personnages et c'est, indirectement, à partir de ce qui arrive à ces personnages que l'auteur de *la Femme pauvre* délivre un message analogue⁷. Certes le narrateur de *la Femme pauvre* intervient dans le cours du roman, mais cette intervention n'a pour but que d'accentuer l'importance d'un événement ou d'en interpréter un autre, le cœur du propos restant conduit par l'intrigue, par contraste avec le pamphlet qui ne consiste qu'en une dénonciation révoltée sans la médiation d'une intrigue.

Le pamphlet, en effet, proclame, affirme, répète un message asserté et asséné directement. Les pamphlets de Bloy critiquent notamment et explicitement le monde bourgeois dans lequel il vit et l'Église qui le sert, oublieuse de son authentique vocation. En cela, il se distingue du roman. La révolte explicite de Bloy transparait dans ses pamphlets, comme le souligne Glaudes (Bloy, 1999, p. XLI) ; elle est présente, mais plus mesurée, modérée et discrète et étayée sur d'autres raisons que sa colère excessive et exacerbée dans ses romans. Non que ce dernier soit axiologiquement neutre et ne se prononce pas sur le monde. Car, comme l'explique Henri Mitterrand, même si un roman, qu'il soit ou non naturaliste et qu'il ait ou non l'air impersonnel, prétend raconter une histoire ou décrire la réalité plus que faire changer lecteur d'avis, il tend à vouloir infléchir « insidieusement » le jugement du lecteur sur le monde « sous les aspects d'une évidence à partager » (1980, p. 5). Ainsi, sous couvert d'objectivité scientifique, Zola prétend-il dans *Germinal* dépeindre la condition ouvrière dans les mines, mais, en réalité, il met en garde le lecteur contre le danger que représenterait pour le bourgeois un mouvement légitime de révolte de ces mêmes ouvriers. En effet, le romancier, quel qu'il soit et qu'il en soit conscient ou non, juge les structures et les valeurs de la société qu'il représente dans ses œuvres. Mais il le fait indirectement, implicitement, par le biais de l'intrigue et du devenir des personnages. Autrement dit, si Bloy se révolte contre le monde bourgeois qui l'entourne, la forme de sa dénonciation varie en fonction des formes littéraires qu'il emploie : de la révolte explicite, directe, en son nom propre dans ses pamphlets, se distingue la lente prise de conscience d'une vérité que Bloy pense salutaire par le détour du devenir des personnages romanesques, comme des figures bibliques.

6. « Pamphlétaire ! Sans doute que je le suis, pamphlétaire, parce que je suis forcé de l'être », *Bel-luaires et porchers* (2017, p. 250).

7. Voir Jouve (1998, p. 218-219).

La spécificité du roman bloyen, c'est que Bloy n'affirme pas, mais se contente de suggérer que ce qui manque terriblement à la vie moderne, c'est la prise en compte de la parole de Dieu, au service de laquelle il s'efforce de se mettre. Loin de la violence et des exagérations qu'on trouve dans ses pamphlets ou dans son *Journal*, c'est plus subtilement et discrètement la possibilité de l'économie chrétienne qui semble être envisagée par le narrateur de *la Femme pauvre*. Cette réalité est entrevue par des personnages ou des digressions du narrateur et non postulée – ce qui est une manière encore d'affirmer –, comme elle l'est dans certains essais. Par exemple, au début de *L'Âme de Napoléon*, Bloy expose que, pour comprendre le sens de l'existence de Napoléon, il faut la lire comme celle du « Préfigurant de CELUI qui doit venir » (2017, p. 1103), et que « si on veut accepter ce postulat et y pénétrer un peu, voici que l'Histoire prend un aspect tout à fait nouveau » (2017, p. 1103).

Le pamphlet ne peut qu'être le moyen d'une prise de conscience, d'une suspension de l'adhésion à la croyance au monde dessinée par le naturalisme. C'est seulement le roman qui permet à Bloy de tenter de re-former ou de ré-former le regard du lecteur qui parcourt le roman à la recherche d'un sens extradiégétique. Quant au narrateur, il est comme l'initiateur du lecteur. Dans *la Femme pauvre*, le réel devient une forêt de symboles ésotériques qu'il faut pouvoir interpréter avec la complicité du narrateur, parce que le romancier Bloy veut éduquer le regard du lecteur pour lui permettre de relire sa propre vie, dans une démarche proche d'une forme de conversion. Il faut l'amener à lire au cœur de son existence la trace de l'intervention divine, autrement dit, entrer dans les profondeurs au-delà des phénomènes expliqués par le naturalisme. Le genre romanesque permet de changer le regard du lecteur en spiritualisant la réalité. Et cela invite ainsi au désempourgeoisement compris comme conversion du cœur et du regard.

La Femme pauvre insiste sur la dimension religieuse de l'existence humaine sur laquelle le roman naturaliste de son époque reste muet. Et c'est ce silence bourgeois qui suscite l'ire et la révolte de Bloy. Bloy respiritualise le roman de son époque pour inviter ses lecteurs à relire le réel, à convertir leur regard et à savoir décrypter dans leur propre vie les traces de l'action divine. Le roman bloyen est ainsi un appel profond à la conversion et au désempourgeoisement. La révolte bloyenne contre le roman participe ainsi de la « Crise du roman » diagnostiquée par Michel Raimond (1966). Se contenter de décrire ce qui se donne aux sens ne suffit plus à des écrivains qui se tournent vers l'imagination, le rêve, la morale, la religion ou l'occultisme. Comme d'autres auteurs incapables « de se complaire à un art d'inspiration positiviste, convaincu[s] que le plus profond en nous échappe à la visée naturaliste » (Raimond, 1966, p. 34), l'écrivain part en quête de spiritualité, quittant la description minutieuse du monde pour une enquête plus métaphysique et existentielle.

RÉFÉRENCES

- Angenot, M. (1982). *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*. Paris : Payot.
- Bloy, L. (1964) [1897]. *La Femme pauvre*. Paris : Le livre de poche.
- Bloy, L. (1999). *Journal I (1892-1907)*. P. Glaudes (éd.). Paris : Robert Laffont.
- Bloy, L. (2017). *Essais et pamphlets*. M. Caron (éd.). Paris : Robert Laffont.
- Durieux, L. (2022). *L'Héritage théologique de Joseph de Maistre dans les œuvres fictionnelles de Jules Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy et Georges Bernanos*. Paris : Classiques Garnier.
- Delattre, A. (2024). *À contretemps. Le roman catholique dans le second XIX^e siècle*. Paris : Classiques Garnier.
- Garancher, É. (2021). L'esthétique figurative comme riposte au réalisme. L'exemple de Marchenoir dans *Le Désespéré*. Dans S. Lair et B. Mérand (dir.), *Léon Bloy dans l'Histoire* (p. 185-196). Paris : Classiques Garnier.
- Glaudes, P. (1987). Une écriture épiphanique : notes sur les figures masculines dans « La Femme pauvre de Léon Bloy ». *Littérature*, 68, 64-85.
- Glaudes, P. (2019). *Bloy Journaliste. Chroniques et pamphlets*. Paris : Flammarion.
- Jouve, V. (1998). *L'Effet-personnage dans le roman*. Paris : PUF.
- Mitterrand, H. (1980). *Le Discours du roman*. Paris : PUF.
- Polet, J.-C. (1992). Le Purgatoire de Léon Bloy. Une lecture de *La Femme pauvre*. Dans P. Glaudes (dir.), *Léon Bloy au tournant du siècle* (p. 137-152). Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Raimond, M. (1966). *La Crise du roman des lendemains du Naturalisme aux années vingt*. Paris : José Corti.

RÉSUMÉ : Nous voudrions montrer comment Bloy se révolte contre le roman de son temps en cherchant à respiritualiser un modèle trop matérialiste et positiviste. L'étude de *La Femme pauvre* met au jour, à l'inverse du roman de son époque, la volonté bloyenne de faire voir les rouages invisibles d'une mécanique divine dont les personnages romanesques ne sont que des ombres projetées et incarnées, et non des fac-simile d'acteurs sociaux obéissant à des lois que l'étude de la société suffirait à déterminer. Ce roman révèle le rôle que Bloy fixe à l'écrivain : être au service de la Parole de Dieu, ce qui tranche avec celui de l'observateur neutre, sorte de Claude Bernard naturaliste. Il souligne aussi la mission que Bloy assigne précisément au genre romanesque, par contraste avec d'autres genres littéraires, comme le pamphlet, qu'il utilise également.

Mots-clés : Léon Bloy, catholicisme, naturalisme, bourgeois

Re-spiritualizing the Soulless Novel. A Reading of Léon Bloy's *La Femme pauvre*

ABSTRACT: The aim of this paper is to show how Bloy, by seeking to re-spiritualize an overly materialistic and positivist model, revolted against the tropes which character-

ized fiction in his lifetime. Unlike most turn-of-the-century fiction, *La Femme pauvre* brings to light Bloy's desire to show the invisible workings of a divine mechanism in which fictional characters are only projected, incarnate shadows, rather than facsimiles of social actors obeying laws that the study of society would suffice to determine. Such a novel reveals the role that Bloy set for the writer, that of being in the service of the Word of God, which contrasts with that of the neutral observer, a kind of naturalist Claude Bernard, as well as the mission he precisely assigns to the genre of fiction, in contrast to other literary genres, such as the pamphlet, which he also uses.

Keywords: Léon Bloy, Catholicism, naturalism, bourgeois